



ÊTES-VOUS  
PLUS FRANÇAIS  
QUE LUI ?



**Henri Chagrol**

Inspecteur de police



Lorient, 4 décembre 1941, 20 heures

« Plus un geste ! Personne ne bouge ! » qu'a beuglé le commissaire, en entrant dans la planque.

En fait de personne, y'en avait qu'une, un jeunot, un bleu, tout apeuré qu'il était. Ça a pas manqué, il s'est carapaté vite fait. Il a détalé comme un lièvre vers la porte de derrière, celle que les flics oublient toujours de surveiller dans les histoires. Cagliotti nous avait pourtant soutenu Mordicus que c'était une impasse, cette cave, que les cocos ils allaient être faits comme des rats. Moralité : jamais croire les collègues.

Le commissaire, avec son bide à beaujolais et ses poumons encrassés par les gitanes, il a toujours du mal à courser la jeunesse. Cagliotti, pas con, il était derrière. Le sprint, je l'ai senti tout de suite, c'était pour ma pomme. Ce petit salopard, j'allais l'embaumer façon Lénine. Je voyais déjà mes batteuses lui dire bonjour à sa gueule.

En courant, j'enregistrais des trucs, l'air de pas regarder. L'imprimeuse, les ramettes de papier, la bonbonne d'encre. Sûr que tout ça, c'était pas pour écrire des poèmes à la gloire du Maréchal, manquait plus que le marteau et la faucille. Faut rendre justice au commissaire, quand il a des tuyaux, c'est des bons tuyaux.

On s'est retrouvé dehors, le sprinteur et moi, mais il avait dix bons mètres d'avance et la foulée d'un tirailleur sénégalais pourchassant une banane. On était dans une petite ruelle, y'avait pas l'ombre de la queue d'un chat, fallait l'arrêter maintenant où il nous échappait. J'ai dégainé mon 7,65 en pensant lui faire peur, quand les truands entendent causer le calibre, ils ont une tendance subite à devenir raisonnables. Je sais plus dans quoi je me suis pris les pieds, y'a rien de plus sale qu'un Breton, ils jettent tous n'importe quoi dans les rues et c'est impossible de marcher droit. Un chat ? Un couvercle de poubelle ? Un chalutier ? Une Bigoudène ? En tout cas, y'a ce que les gens lettrés appellent un geste réflexe, celui de se raccrocher à quelque chose quand on sent qu'on se rapproche de la terre à vitesse grand v. Moi, je me suis raccroché à la détente de mon pétard. Ça a fait un boucan de tous les diables.

Quand j'ai relevé ma tête des trognons de choux, j'ai vu le gamin, par terre, qui respirait difficilement. Ses yeux s'agitaient dans tous les sens, le sang entre ses lèvres faisait un peu comme une bulle de savon. Je me suis senti comme si je venais de me prendre une balle, moi aussi. J'aurai voulu lui dire quelque chose, au gosse, mais y'a rien qui sortait. « Désolé », c'est un peu sec, surtout vu les circonstances. Bientôt, il a plus bougé. Le commissaire est arrivé et m'a vu, le flingue fumant à la main, le cadavre par terre.

Et là, je me suis dit : « Riton, t'as fait le con ».



Lorient, 5 décembre 1941, 13 heures

Je sors du bureau du commissaire. Forcément, je me suis pris une avoinée. Avec le pedigree que je me traîne, je suis encore passé pour le cow-boy de service. Il m'a dit que j'avais pas à faire justice moi-même, qu'on était pas à Marseille ici, qu'on abat pas un homme qui fuit, même un rouge. J'ai essayé de lui expliquer que j'avais glissé, rien à faire. Faut dire, quand j'étais à Marseille, des mecs qui glissaient ou des suspects qui tombaient dans les escaliers, y'avait que ça à longueur du journée. Heureusement qu'on était au rez-de-chaussée, parce que sinon, ç'aurait été l'hécatombe. Fin de la parenthèse phocéenne. Flinguer un type en pleine rue, même en temps de guerre, c'est pas chouette pour l'avancement d'une carrière, et la mienne était déjà à la limite de reculer. Qu'est-ce qu'il y avait de pire qu'être muté à Lorient ? J'allais pas tarder à le découvrir, que je me disais. Je me voyais déjà maton au bagne de Cayenne.

Après trente minutes, y'a eu une accalmie, sans doute que le commissaire manquait de souffle. Il mettrait dans le rapport officiel que le coco avait tenté de m'agresser et que je m'étais défendu. La parole de deux flics contre celle d'un macchabée, ça fait pas un pli. Comme qui dirait, j'étais sauvé. Je me demandais pourquoi, d'habitude le commissaire c'était un type recta, un peu soupe au lait, pas du genre non plus à mettre une contredanse à sa femme mais certainement pas le type qui gobe l'histoire des balles perdues.

Et puis là, de but en blanc, il me dit que ce soir, on fera une perquisition surprise aux *Délices de l'Orient*, et que si je vois ce qu'il veut dire, on a intérêt à y trouver quelque chose de compromettant, très compromettant, à un endroit où on sait le trouver, et qu'il me laisse quartier libre cet après-midi pour réfléchir à ça. J'en suis resté comme deux ronds de flan. Les *Délices*, comment dire... bon, c'est du bordel familial, y'a pas de la putain de haut vol mais c'est pas non plus la simplette du village qui a atterri là après avoir été culbutée par tonton. Geneviève et Mathilde, Jenny et Mathy comme on les appelle, elles sont professionnelles, y'a pas à dire. Jenny fait des trucs épatants avec sa bouche, et Mathy, une vraie tigresse. On ne regrette pas ses cinquante francs, j'ai connu à Marseille des bouges plus mal famés. La maquerele, Germaine, elle te sourit quand tu rentres, et encore plus quand elle a encaissé les biffetons. Bon, elle est probablement du genre à faire un peu de marché noir, comme tout le monde, les bas de soie pour ses poules, elle les achète pas avec des tickets. Mais si le commissaire veut que je fasse plonger tout ce petit monde, vraiment, c'est la moindre des choses.

En sortant, je balance deux ou trois blagues à Cagliotti, mais le cœur n'y est pas. C'est un truc de passer pour un connard, c'est un autre de se rendre compte qu'on en est définitivement un, et qu'on peut plus revenir en arrière.



*Lorient, 5 décembre 1941, 16 heures*

Je sais pas ce que je fiche là. J'ai pas non plus poussé le bouchon jusqu'à présenter mes condoléances à son paternel, mais tout de même, je suis au cimetière, un peu à l'égard du cortège, et je regarde du coin de l'oeil la cérémonie. Le curé a l'air pressé, un enterrement c'est jamais joyeux, le vent lui rabat la pluie dans la gueule et il doit sans doute en avoir une demi-douzaine d'autres à venir, avec les bombardement angliches. Comme fallait s'y attendre, j'ai connu de meilleurs jours. Je suis pas un enfant de choeur, mais enfin canner un type, je l'avais encore jamais faite, celle-là. Un type dont le seul tort avait été d'imprimer une feuille de chou clandestine et de s'être enfui, qui plus est. Je ressens un truc qui s'apparente à de la culpabilité, c'est pas commun pour un flic. Je sais pas trop comment réparer ça, ou plutôt si : je sais que c'est impossible. A Marseille, quand un collègue butait un truand, il envoyait quand même un bouquet de chrysanthèmes à sa veuve, y'avait des traditions. Là, j'ai peur qu'un bouquet, ça suffise pas à la faire fermer, ma petite voix intérieure.

*Gare Saint-Charles, Marseille, juillet 1941*

Le contrôleur souffle dans son sifflet, le train fait tchou tchou, puis s'ébranle petit à petit. Je suis accoudé à la fenêtre, ma petite valise à mes pieds, à faire un signe de la main à Solange, genre rassurant, genre t'en fais pas, je reviendrai. Sur le quai, je la vois qui se retient de pleurer, la petite. Ça a pas traîné, cette mutation aux allures de punition, j'ai même pas eu trois jours pour tout lui expliquer. Avec Solange, ça a jamais été vraiment sérieux, que je me disais, elle créchait chez moi, je la sortais de temps à autres au cinéma; elle insistait pour me traîner au dancing - non mais franchement, est-ce que j'avais une gueule à aller au dancing, pour me déhancher comme un pédéraste avec des zazous ? - et dans l'ensemble, ça se passait ni mal, ni bien. Elle était pas maline, pas le genre de nana à inventer l'eau tiède, mais pas une méchante fille. Je me suis rendu compte hier qu'on vivait quand même ensemble depuis sept ans, mine de rien. Un peu comme un chat abandonné qu'on avait pas prévu de recueillir mais auquel on s'attache.

Solange, maintenant, c'est juste un point qui rapetisse sur le quai d'une gare, je vois, ou plutôt je devine la couleur de sa robe à fleurs. Je vais me retrouver à l'autre bout du pays. En temps normal déjà, Lorient-Marseille, c'est une paille. En temps de guerre, sans laisser-passer, faut même pas espérer franchir la ligne de démarcation. Marseille, j'y remettrai plus les godasses avant un moment. Et la petite Solange, qui avait l'air si triste, je lui donne pas deux semaines avant de me remplacer.

Marseille, j'y suis né. J'en ai passé, des années, d'abord à jouer aux billes puis à vendre des clopes sous le manteau, dans les rues du Panier. Les études, on peut pas dire que j'y brillais : c'est pour dire,



j'ai fini flic. J'ai quand même eu mon certificat, avec mention s'il vous plait. J'étais incollable sur les départements : 56 Morbihan, préfecture Vannes, sous-préfecture Lorient. Je me suis toujours demandé qui étaient les cons qui pouvaient habiter là-bas, dans ce patelin grisailleux où qu'il flotte en permanence. Je vais pas tarder à le savoir.

Les premières années, c'était pépère : on te file une pèlerine noire, un pétard, une matraque, et on te dit qui il faut cogner. A cette époque, vers les années 34-36, les types à cogner ça manquait pas : y'avait toujours des groupes pour aller défiler en gueulant contre le gouvernement. Parfois c'était des anciens combattants, on cognait modérément. Souvent, des communistes, on cognait fort. De temps en temps, c'étaient des royalistes, l'Action Française, des ligues d'extrême droite, on faisait semblant de cogner, faut pas déconner non plus, c'était nos potes. Y'a eu ensuite de la promotion, je suis passé inspecteur en civil à l'occasion des grandes grèves de 36. On tabassait du gréviste à longueur de journée, mais y'avait parfois des affaires plus intéressantes. Grand banditisme, mafia, le lot quotidien de Marseille. Pas mal d'affaires, comme j'ai pas tardé à m'en rendre compte, se réglaient directement entre flics et truands, l'intervention d'un juge et des avocats étant considérée superflue. Ça consistait le plus souvent à se mettre en bons rapports avec les caïds, s'assurer qu'ils ne dérapent pas trop et palper un peu de flouse en fin de mois. Parfois ça dégénérait, certains ne respectaient pas les règles du jeu et on devait faire parler la poudre. Finalement, tout le monde était content : l'honnête citoyen était protégé, les truands pouvaient truander en silence, et moi je pouvais payer des babioles à Solange et aux autres. La guerre, ça a pas changé grand chose : j'ai pas été mobilisé, et on a passé quelques temps, avec les collègues, à courir après les tire-au-flanc. Après, quatre millions et demi de mobilisés, ça laissait à la maison un certain nombre de femmes qu'il fallait bien consoler. Je suis pas beau comme Crésus, mais faut avouer qu'en cette période-là, c'était facile de mettre des pépées dans son lit. Les boches ? Jusqu'ici j'en avais pas vu un seul, uniquement dans les journaux. La France a beau avoir été envahie, pour nous, ça changeait pas grand chose : y'a que le nord qui était occupé. Le quotidien était le même : on cassait la gueule aux cocos, on envoyait au violon les étudiants qui critiquaient un peu trop, on coffrait les petis trafiquants du marché noir et on touchait un bakchich de la part des gros. Et puis, avoir aux commandes du pays (ou de ce qu'il en restait) le Maréchal, c'était quand même mieux que tous les jean-foutre qui s'étaient succédés depuis des années, à tenter de faire survivre une république branlante qui ouvrait grand les portes pour faire rentrer les ritals, les espingouins, les polagues, les youpins et même les boches.

Le train a quitté depuis un bout de temps la banlieue de Marseille et passe maintenant près de l'étang de Berre. Dans le compartiment, tout le monde fait la gueule, moi le premier. Il a fallu que ça me tombe dessus, à moi ! Pourtant, s'il y a un type qui peut pas blairer les communistes et les étrangers, c'est bien moi...

Fin avril, le Maréchal a réalisé le vieux rêve des commissaires : créer une police nationale, sous les ordres des préfets. Sur le papier, ça devait rien changer pour nous autres, les sans grade. A Marseille, je sais plus quel haut ponté a décidé que maintenant, on était une police d'élite, que les magouilles c'était fini, et qu'il fallait faire



des exemples. Ben tiens ! Ça m'est tombé dessus, à la suite d'une perquisition où le stock saisi n'avait pas été déclaré. Je me suis fait avoir pour trois sauciflards, cinq cartouches de clopes et une bouteille de pur malt : c'est dire si on plonge pour pas grand chose, en temps de guerre ! Le commissaire a essayé de me couvrir modérément, ça m'a valu une mutation au lieu d'une mise à pied. La police est nationale, maintenant ? On va l'envoyer à Lorient, qu'ils ont dit !

Lorient, sous-préfecture du Morbihan. Y'avait pas foule pour aller servir en zone occupée, surtout que dans les villes sensibles, les Boches étaient aux aguets. Tickets de rationnement, black-out, interdiction de sortir le soir, interdiction d'à peu près tout ce qui aurait permis d'oublier la guerre d'ailleurs. Pour ajouter au bucolique de cette petite station balnéaire, les bombardiers anglais venaient parfois en nocturne balancer quelques pruneaux. En 1940 ils se sont débinés comme des lapins en prétextant ne pas avoir d'avions, mais visiblement ils les tenaient en réserve pour aller bombarder hôpitaux, écoles et gares de leurs anciens alliés. Je suis pas franchement pro-Boche, mais je serai pas mécontent qu'ils envahissent les rosbifs pour leur faire cesser une bonne fois pour toutes leur mascarade. C'est bien les seuls à pas avoir compris que la guerre est terminée en Europe.

Encore deux heures de train, et ce sera Lyon. Ça n'en finit pas... Va falloir que je me tienne à carreaux, à Lorient. C'est promis, juré, craché, je serai irréprochable. Les taulards ont bien droit à des remises de peine, peut-être qu'un jour, si je suis sage, ils me renverront à Marseille. L'espoir fait vivre.

*Lorient, 5 décembre 1941, 18 heures*

Me voila devant les *Délices de l'Orient*. D'habitude, j'y vais pas aussi tôt. Dans ma poche, j'ai les tracts qu'on a pris hier à l'imprimerie, des torche-culs communistes écrits avec une naïveté touchante, du genre "les Allemands sont méchants, ils nous volent, révoltez-vous". Bah tiens ! On s'est fait aplanir en six semaines l'année dernière alors qu'on avait la plus puissante armée du monde, c'est pas maintenant qu'on va revenir au score. Enfin, je pense que le commissaire sera satisfait si on trouve ça au bordel. Pourquoi il veut que je fasse ça, mystère. Quand je pense que j'ai dit que je me tiendrais à carreaux...

Y'a pas grand monde à cette heure-là. J'entre en habitué. Germaine, la patronne, trône au bar - elle tient à ce qu'on l'appelle madame Germaine, les maquerelles ont cette fâcheuse manie d'exiger du respect. Jenny doit être au turbin, moi c'est Mathy que je monte habituellement. Y'a un nouveau qui bulle dans un coin, genre un peu abruti. Germaine l'engueule : "Momo, barre-toi, y'a des clients". Il met quelques secondes à percuter et s'en va, penaud. Le personnel laisse vraiment à désirer, dans ce claqué.

J'ai pas franchement envie, aujourd'hui, la mort du gosse hier m'a un peu retourné. Germaine appelle Mathy, qui arrive dans un nuage de parfum.

"C'est comme d'habitude ?" qu'elle me demande.

Allez Riton, haut la tête, tu fais ça pour ce qui reste de ta carrière. D'ordinaire je dis pas non, surtout que Mathy, elle fait des trucs qu'on trouve pas ailleurs, qu'auraient pas été possibles avec Solange.



On va dans la piaule, genre piaule de lupanar moyen. Un pieu qui grince modérément, des tentures, une odeur qui file mi la gaule, mi la gerbe, des vieilles gravures qui représentent la vie de Marie-Antoinette et des animaux de sa ferme.

"Alors, on n'a pas été sage cette semaine ?" qu'elle me demande, en remontant un peu sa jupe.

"Non maman", que je lui réponds d'un air penaud.

Elle s'assoit sur le plumard, m'allonge sur ses genoux et commence à me claquer les fesses en me grondant. De mon côté, ça vient moins vite que d'habitude, et en bonne professionnelle, Mathy le sent. Elle me baisse slip et futsal et accélère la cadence de la fessée. Qu'est-ce que je déguste ! Mais toujours peu d'effet, si ce n'est que je commence à dérouiller sévère. Soit que le temps commence à se faire long, soit qu'elle se fatigue, Mathy décide d'abréger le supplice et prend les choses en main, si je puis dire. J'ai beau ne pas avoir la tête à ça, y'a des choses qui sont mécaniques, et au bout du bout, elle a réussi à me faire décharger. Alors que je reboutonne mon froc, elle m'envoie une torgnole monstrueuse en pleine poire.

"On dit pas merci ?"

"Merci maman".

Elle tend la pogne, j'y mets cent balles.

"Tu nettoieras", qu'elle me dit avant de se barrer dans un bruit de talons.

Je planque les tracts rapidos, et je sors. J'ai l'impression d'avoir la tête qui bourdonne et la joue écarlate, et je parle pas du reste. Je vais avoir du mal à m'asseoir pendant un moment.

Il a crachiné toute la journée, un temps pourri qui semble symptomatique du bled, mais la pluie a cessé. Il fait nuit et pour une fois, le temps est dégagé. On voit la lune qui commence à se lever, une belle lune, pleine. Si les rosbifs sont de sortie ce soir, ils vont avoir la météo parfaite pour nous canarder.

J'allume un clope. Le commissaire devrait pas tarder, peut-être qu'il aura rameuté Cagliotti avec lui, vraiment pour faire du nombre hein, parce qu'on peut pas dire qu'il serve à grand chose le rital.

Je me sens un peu barbouillé, le gamin d'hier soir me reste encore sur l'estomac, c'est que c'est indigeste ces bêtes-là.

C'est sans doute pas ce soir que je vais devenir un type bien, mais il est jamais trop tôt pour essayer.